

Ravages de la beauté

Reflets dans un oeil d'homme, de Nancy Huston, Actes Sud, /Leméac 306 p.

Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine, de Mona Cholet, La Découverte/Zones, 236 p.

Cerveau, hormones et sexe. Des différences en question, Sous la direction de Louise Cossette, Remue-ménage, 112 p.

Lori Saint-Martin

Numéro 244, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Martin, L. (2013). Compte rendu de [Ravages de la beauté / *Reflets dans un oeil d'homme*, de Nancy Huston, Actes Sud, /Leméac 306 p. / *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, de Mona Cholet, La Découverte/Zones, 236 p. / *Cerveau, hormones et sexe. Des différences en question*, Sous la direction de Louise Cossette, Remue-ménage, 112 p.] *Spirale*, (244), 65–67.

Ravages de la beauté

PAR LORI SAINT-MARTIN

REFLETS DANS UN ŒIL D'HOMME

de Nancy Huston

Actes Sud, /Leméac 306 p.

BEAUTÉ FATALE. LES NOUVEAUX VISAGES D'UNE ALIÉNATION FÉMININE

de Mona Cholet

La Découverte/Zones, 236 p.

CERVEAU, HORMONES ET SEXE. DES DIFFÉRENCES EN QUESTION

Sous la direction de Louise Cossette

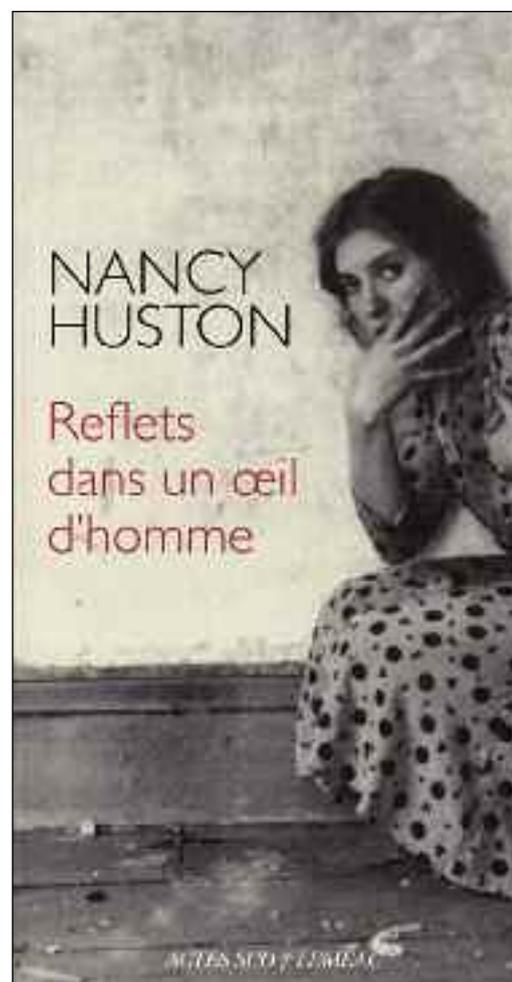
Remue-ménage, 112 p.

Hasard des parutions, la lecture croisée de trois ouvrages a fait tilt dans ma tête. La romancière et essayiste Nancy Huston affirme, à partir du regard masculin porté sur le corps des femmes, l'importance du biologique dans les rapports entre les sexes. La journaliste Mona Cholet dénonce « *les nouveaux visages d'une aliénation féminine* » axée sur la tyrannie des apparences. Enfin, sous la direction de Louise Cossette, des universitaires traitent du débat inné-acquis en sciences en traquant l'essentialisme biologique.

IL ME REGARDE, DONC J'EXISTE

Dans un ouvrage au titre ironique, *La bimbo est l'avenir de la femme*, Sylvie Barbier résumait ainsi l'idéal féminin de notre temps : « *n'exister que par la beauté et ne survivre que par le regard des hommes* ». D'entrée de jeu, Nancy Huston naturalise cet état de choses par une déclaration à l'emporte-pièce : « *Des yeux masculins regardent un corps féminin : immense paradigme de notre espèce.* » Drôle de choix pour définir le propre de l'humain, mais enfin... Ce regard masculin aurait « *ceci de spécifique qu'il est involontaire, inné, programmé dans le "disque dur" génétique du mâle humain pour favoriser la reproduction de l'espèce* ». (Le

regard des femmes serait donc volontaire et acquis?) « *L'homme regarde, la femme est regardée* » : ce que d'autres, dont John Berger il y a plus de quarante ans, ont établi comme un fait culturel, Huston le déclare naturel. C'est pour cette raison qu'elle tire à boulets rouges sur la théorie du genre, dont les partisans, selon elle, verseraient dans « *la dénégation des différences sexuelles* » en insistant sur la seule construction sociale du masculin et du féminin. Théorie qui, en imposant « *l'indifférenciation* » des sexes, compromet l'avenir de l'humanité (on croirait lire un psychanalyste conservateur comme Michel Schneider, qui a abondamment enfoncé le même clou, ou encore André Vingt-Trois, archevêque de Paris, président de la Conférence des évêques de France et « macho de l'année » selon l'association des Chiennes de Garde). Ainsi, Huston

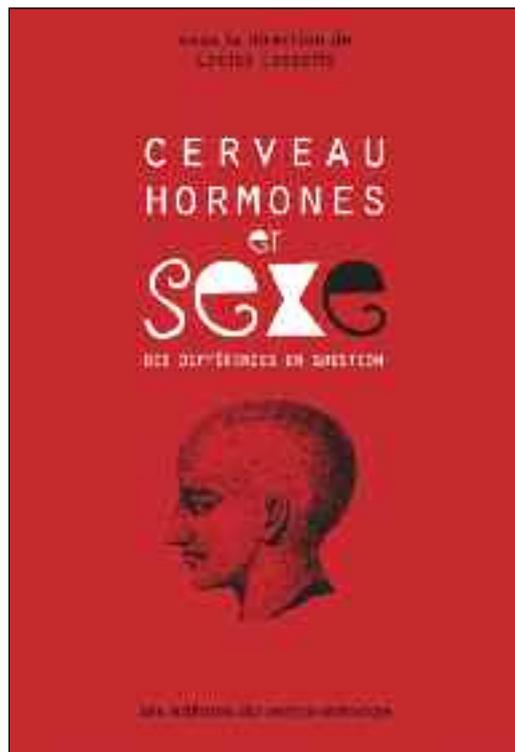


crée une distinction artificielle entre les études de genre (à condamner en bloc) et le féminisme (mauvais s'il vient d'outre-Atlantique — air hexagonal connu ici à propos du « puritanisme américain » —, bon s'il est pratiqué par elle-même). Dans les blogs et forums féministes, cette critique a été dénoncée à plaisir. En effet, Huston simplifie et déforme la théorie du genre : il s'agit non pas de choisir son sexe comme on se sert dans un buffet, mais bien de négocier une identité sexuée, entre préférences personnelles et contraintes sociales ; cette théorie voudrait élargir la gamme des possibles identitaires et non imposer des choix.

CHASSEZ LE NATUREL... ET LE CULTUREL REVIENT AU GALOP

Mais revenons à la thèse centrale du livre : la primauté biologique du regard masculin. Pour appuyer ses dires, Huston sort l'artillerie lourde : elle interviewe trois peintres de ses amis (des artistes qui affirment que le regard est important, stupéfaction !) Ainsi, F., 90 ans (!), parle du plaisir de regarder « un joli brin de fille dont on devine les seins à travers le T-shirt » ; H. (un jeunot de 60 ans) explique par un « atavisme » le fait que ses yeux « se baladent en permanence » dans la rue alors que les femmes évoluent « le regard baissé ». Comme s'il existait des rapports hommes-femmes en dehors du social... De même, la biologie expliquerait (comment, on ne nous le dit pas) qu'on voie très rarement des femmes tripoter un moteur de voiture ou jouer à des jeux vidéo violents. À défaut de preuves, Nancy Huston recourt volontiers à la tautologie : « les hommes continuent d'être des hommes et les femmes, des femmes, et cela continue à ne pas être la même chose ».

En réalité, Huston abandonne vite la biologie pour examiner des phénomènes qui, pour centrés sur le regard qu'ils soient, sont culturels : le rapport entre artistes (masculins) et modèles (féminins), la pornographie, la prostitution. Contradiction : si le regard masculin a l'importance décisive qu'elle dit, la



pornographie et la prostitution, qu'elle combat pourtant sans relâche, seraient de simples expressions sociales d'un phénomène naturel et, à ce titre, « normales », voire bénéfiques. Autant dénoncer le besoin de manger ou de dormir. Même la capacité d'enfanter, l'autre phénomène que retient Huston, si elle est certes biologique et démarque radicalement les sexes, s'exerce dans un contexte culturel déterminé et déterminant. À ce chapitre, d'ailleurs, les déclarations étranges abondent : « plus il y aura de mères sexy et séduisantes, moins il y aura de filles violées et prostituées ».

De même, la naïveté de certains arguments surprend : « le désir féminin est nettement moins tributaire du regard que le désir masculin — comment expliquer, sinon, que tant de sublimes créatures se baladent au bras de vieux bedonnants ? » Parce qu'ils sont producteurs de cinéma, peut-être, ou simplement riches et généreux ? Et les femmes dont parle Huston — Anaïs Nin, Nelly Arcan, Jean Seberg — étaient des beautés exceptionnelles ; des autres, pas un mot n'est dit, comme si celles qui n'attirent pas « l'œil d'un homme » n'existaient pas (les lesbiennes, dans ce contexte, sont une aberration à peine mentionnée).

Huston exploite ici jusqu'à l'épuisement un filon ouvert en 1994 avec un article percutant et original qui commençait ainsi : « *Je suis belle.* » Ressassant sans les approfondir ses thèmes de prédilection, elle reprend certains textes déjà publiés (dont sa préface à *Burqa de chair*, de Nelly Arcan) et recycle des techniques éprouvées : les profils de femmes artistes rappellent *Journal de la création*, par exemple, et certaines anecdotes personnelles ont également servi ailleurs. Mille fois lus sous d'autres plumes, ses éloges des rapports de séduction à la française, ses tirades contre la théorie du genre sonnent creux, comme si l'infatigable et inspirante essayiste avait manqué, pour une fois, d'idées.

DU BON USAGE DE LA SCIENCE

Alors que Nancy Huston attribue à des phénomènes culturels une cause biologique, le livre collectif que dirige Louise Cossette met en garde justement contre les détournements des données scientifiques. Ses auteures déplorent l'usage sensationnaliste que font les médias de résultats souvent complexes et contradictoires. Ainsi, la même étude douteuse sera citée à l'infini, tandis qu'un tout petit échantillon passera pour universellement valide. En réalité, comme le montrent à tour de rôle Catherine Vidal pour le fonctionnement du cerveau, Louise Cossette pour la psychologie et Line Chamberland pour les explications biologiques de l'homosexualité (Chantal Maillé ferme le volume en discutant de trois théoriciennes du genre), distinguer entre inné et acquis ne va pas de soi. Comment déterminer la part de la nature en étudiant des sujets qui ont derrière eux cinq, dix ou cinquante ans de conditionnement social ? Toutes les auteures insistent sur l'importance tant du contexte social (les écarts intellectuels entre les sexes sont plus marqués dans les sociétés inégalitaires) que de l'éducation (les filles qui ont étudié en milieu non mixte sont aussi bonnes en mathématiques que les garçons) et même de la conception de l'expérience scientifique (les femmes obtiennent de meilleurs scores

au même test si on le présente comme un exercice de dessin plutôt que de géométrie). Catherine Vidal montre que la plasticité du cerveau — à tout âge, il se modifie en fonction des activités pratiquées — ainsi que l'importance des variantes à l'intérieur d'un même sexe interdisent de conclure trop vite à des différences globales entre hommes et femmes. Louise Cossette fait remarquer que l'évolution rapide des pratiques professionnelles et sexuelles des femmes plaide en faveur de tabous culturels plutôt que d'aptitudes ou de préférences génétiques. Line Chamberland conclut au caractère... non concluant des tentatives de découvrir une origine biologique à l'homosexualité. En somme, en cent pages décapantes et accessibles, voilà une invitation à s'armer de prudence avant de pérorer sur le « *disque dur* » de l'humanité.

S'ACHETER UNE BEAUTÉ, VENDRE SON ÂME

Combien de belles femmes se trouvent belles? Combien de femmes, y compris les dangereusement minces, se trouvent grosses? À qui profite cette haine de soi? Aux chirurgiens esthétiques, répond Mona Cholet, aux fabricants de vêtements et de crèmes, aux hommes dont l'œil procure à des femmes rendues vulnérables ce précieux sentiment d'exister. Si Huston et Cholet explorent en partie le même sujet — Cholet cite d'ailleurs avec admiration des travaux antérieurs de Huston —, leur approche varie du tout au tout : alors que la première cherche des déterminismes biologiques (le fameux regard masculin, la capacité reproductrice des femmes), la seconde propose une lecture politico-économique.

Le terrain que couvre Cholet n'est pas neuf : pensons à Naomi Wolf (*The Beauty Myth*), que Cholet cite abondamment, mais aussi à Ilana Löwy avec son idée d'« *inégalité esthétique* », à Susan Bordo sur la tyrannie de la minceur, etc. Cholet aborde cependant de

nouvelles ramifications de ce qu'elle appelle, suivant Sandra Lee Bartky, le « *complexe mode-beauté* » : la nostalgie des rôles sexuels révolus que nourrit la série *Mad Men*, la « *colonisation de la sphère culturelle par l'industrie de la mode* » (vogue des actrices-mannequins, placement de produits au cinéma, etc.), la prolifération des blogs de « *femmes ordinaires* » consacrés à leur douloureuse passion pour le dernier sac à main hors de prix, la variété grandissante des chirurgies esthétiques, le succès des concours de beauté pour les fillettes, l'aggravation de l'angoisse du vieillissement (il existe une gamme de maquillage antioxydants et antirides pour les 8-12 ans!). Cholet consacre des pages dévastatrices à l'anorexie comme manifestation extrême de la haine du corps (vu comme à la fois excessif et déficient, à maîtriser par une discipline impitoyable) ou encore au racisme du milieu de la mode, où la blancheur et la

de préférer leur confort et leur liberté de mouvement à l'agrément des yeux masculins ».

Cholet réserve sa critique la plus acérée à la résurgence de la fameuse théorie de la « *séduction à la française* », selon laquelle les relations hommes-femmes en France seraient marquées par la complicité et la galanterie et non par l'agressivité qui les caractérise aux États-Unis (l'Américaine Joan W. Scott a traité avec brio ce thème.) « *Banale réaction antiféministe* », la célébration des rapports de séduction à la française traduit plutôt pour Cholet « *le désir de maintenir les femmes dans une position sociale et intellectuelle subalterne* ». Elle relève de nombreux exemples du recours à cette rhétorique pour banaliser des contraintes, voire des violences (les cas Roman Polanski et DSK, le traitement des mannequins à peine adolescentes, etc.).



Cholet n'a pas la langue dans sa poche. Elle dénonce, fustige, crache parfois son mépris (elle est particulièrement dure envers les « *victimes de la mode* »), mais elle frappe le plus souvent juste. Sa plume alerte, son abondante documentation à la fois française et anglo-américaine, populaire et savante, sa vision sociale large et son plaidoyer pour une vision de la beauté en tant que « *singularité épanouie* » plutôt que conformité aux canons en vigueur font de *Beauté fatale* un livre essentiel.

Le jour où j'ai commencé cet article, msn.ca — on parle d'un site d'intérêt général et non pornographique — suggérait, parmi dix façons de se sentir plus « *hot* » devant un nouveau « *mec* », non seulement les suspects habituels (talons aiguille, positions choisies de manière à camoufler ses défauts, autobronzant appliquée artistement pour minimiser la taille des fesses), mais aussi des cours de *pole dance* pour être « *moins "pognée" et définitivement [sic] plus sexy* ». La femme se montre, l'homme regarde : c'est dans notre code génétique, évidemment. †

blondeur, comme « *valeurs refuges* », stimulent la vente, en Afrique et en Asie, de crèmes censées faire pâlir la peau. Il s'agit toujours d'imposer « *une féminité consumériste et sexy perçue comme un fait de nature* », avec pour but ultime de « *dissuader les Françaises*